

Serge Barba, *De la frontière aux barbelés : Les chemins de la Retirada 1939*

Trabucaire, Canet (Pyrénées-Orientales), 2009

Jacques Issorel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1066>

DOI : [10.4000/bulletinhispanique.1066](https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1066)

ISSN : 1775-3821

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 676-679

ISBN : 978-2-86781-617-8

ISSN : 0007-4640

Référence électronique

Jacques Issorel, « Serge Barba, *De la frontière aux barbelés : Les chemins de la Retirada 1939* », *Bulletin hispanique* [En ligne], 111-2 | 2009, mis en ligne le 11 septembre 2012, consulté le 21 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1066> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1066>

certains aspects des notes non rédigées de Diego ou quelques propos ébauchés. En revanche, les sonnets, dans leur impeccable facture, n'auraient apporté qu'une preuve de plus de la dextérité du poète, de la hauteur toute « poétique » qu'il affectionne et, dans celui qui s'intitule « *Adiós* », de sa vision essentiellement exotique et esthétique :

*Adiós, islas malayas, bazarria
y capricho del mar, lujo del moro,
playas de Mindanao y de Mindoro,
bajo las palmas que el aire mecía.*

*Bronces humanos, siempre en melodía
de escorzo, aladas danzas, meteoro
de flamígero ritmo y krisés de oro
y núbiles doncellas de Oceanía.*

*Adiós, volcanes de abrasadas minas,
alzando erectos, vírgenes, sus pechos
y sus lagos que sueñan con las nieves.*

*Adiós, puestas de sol en los estrechos,
laberinto de fuego, islas divinas,
Sabang, Penang, Panay, Bali, Celebes¹.*

Luis Cernuda, poète tout aussi rigoureux et musicalement sensible, nullement indifférent aux plages du Mexique, aux palmiers et aux « bronces humanos » a su, quelques temps après, dans *Variaciones sobre tema mexicano*, tout en donnant une juste hauteur poétique à la géographie tropicale évoquée, enrichir ses poèmes en prose d'un contenu humain leur permettant d'échapper à la vacuité et à l'inanité dont le sonnet cité est un sonore exemple.

Bernard SICOT

Serge Barba, *De la frontière aux barbelés : Les chemins de la Retirada 1939*. – Canet (Pyrénées-Orientales), Trabucaire, 2009, 256 p. – ISBN 978-2-84974-086-6.

Entre le 28 janvier et le 13 février 1939, quelque cinq cent mille républicains espagnols franchissent la frontière qui, de Bourg-Madame à Cerbère, sépare la France de l'Espagne. Le gouvernement français de l'époque, dirigé par

1. Gerardo Diego, *Obras completas. Poesía, op. cit.*, p. 462.

Edouard Daladier, se révèle incapable de faire face dignement et efficacement à cet afflux de femmes, d'enfants, de vieillards, de militaires et de blessés, souvent épuisés, affamés et transis, dont le nombre est deux fois supérieur à celui de la population des Pyrénées-Orientales. D'abord parqués comme le bétail que certains réfugiés ont amené avec eux et dans les mêmes conditions inhumaines, livrés aux intempéries, dormant à même le sol et gardés entre des lignes de barbelés par des gendarmes mobiles et des tirailleurs sénégalais, les réfugiés sont ensuite conduits vers des camps installés à la hâte sur les plages d'Argelès, de Saint-Cyprien et du Barcarès, puis en d'autres lieux où les conditions de vie seront au début tout aussi déplorables. Le froid, l'absence d'hygiène, le sable, la nourriture insuffisante et les épidémies de typhus et de dysenterie provoqueront la mort de dizaines de milliers de réfugiés dans les camps, dont la fermeture n'interviendra qu'en 1942.

Serge Barba a rassemblé un grand nombre de témoignages de réfugiés et plus de deux cents documents (photos saisissantes, dessins, lettres, correspondance officielle) pour écrire ce livre où, après une utile et concise entrée en matière (les années de la République, la guerre civile et ses dernières heures), il consacre plusieurs pages à chacun des principaux lieux de passage des réfugiés : Cerbère, Las Illas, Le Perthus, Prats-de-Mollo, Bourg-Madame, etc. Il décrit les itinéraires suivis par les républicains et, grâce aux témoignages d'anciens réfugiés et d'habitants des villages où ceux-ci font une halte de quelques heures ou de quelques jours, fait revivre les terribles heures de la *Retirada*.

Intitulée « Entre frontière et camp », la deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse au sort des réfugiés lorsqu'ils ont franchi la frontière mais ne sont pas encore enfermés dans les camps ou acheminés, comme cela fut le cas de nombreuses femmes et de leurs enfants, vers divers départements de l'intérieur du pays. « À peine arrivés en territoire français, précise cependant Serge Barba, les réfugiés ont été invités, incités à retourner en Espagne » (p. 109). Ceux qui, de leur plein gré ou sous la contrainte, font ce choix ignorent encore les dispositions de la loi sur les « responsabilités politiques », promulguée par Franco à Burgos, le 9 février 1939. Certains qui se croyaient à l'abri de la répression, comme T. Pascual, resté, lui, en Espagne et seulement coupable d'avoir assisté dans son village à quelques réunions d'un groupe anarchiste et, pour cela, condamné à mort, puis à trente ans de réclusion, regretteront amèrement leur décision (p. 111). Pour échapper aux camps beaucoup s'enrôlent dans les C.T.E. (Compagnies de travailleurs étrangers) avec le risque, pour quelques milliers d'entre eux, d'être faits prisonniers par les soldats allemands et, n'étant pas reconnus comme prisonniers de guerre mais considérés comme des « rouges » dangereux (*rotspanier*), de se retrouver

à Mauthausen. Sur les sept mille deux cents Espagnols incarcérés dans ce camp, seuls deux mille en reviendront à la Libération (p. 196). D'autres encore s'engagent dans les R.M.V.E. (Régiments de marche des volontaires étrangers), sorte d'annexe de la Légion étrangère : ils feront la guerre contre les troupes allemandes. Beaucoup, enfin, s'évadent des camps pour rejoindre les maquis de la Résistance : ils lutteront héroïquement jusqu'en 1944.

La troisième partie est consacrée aux camps cités ci-dessus, à ceux installés dans l'Aude, au centre pénitentiaire secret du Château royal de Collioure, au camp disciplinaire du Vernet d'Ariège et au camp de Rivesaltes, lui aussi de sinistre mémoire, où les Tsiganes, les « étrangers dangereux, indésirables parce qu'antifascistes, venus des quatre coins de l'Europe » (p. 238) et surtout les Juifs, qui de là partiront vers Drancy et les camps d'extermination, cohabiteront avec les républicains espagnols, puis leur succéderont à partir de novembre 1942.

Tant de souffrances, de séparations de familles, d'humiliations, de morts dans des conditions inhumaines auraient-elles pu être évitées ? La thèse officielle, selon laquelle le gouvernement français de l'époque ne pouvait prévoir une telle invasion en ce début de 1939, est battue en brèche par les documents officiels dont Serge Barba fournit la copie dans son livre. « L'avis de tempête était annoncé depuis longtemps, écrit-il. Le gouvernement ne l'ignorait pas mais jusqu'au dernier moment il semble avoir espéré une éclaircie » (p. 248). Celle-ci ne vint pas et tout fut organisé « dans l'urgence et l'improvisation » (*ibid.*). Parmi ces documents on retiendra, outre les rapports de gendarmerie sur la possibilité de créer des camps de concentration sur les plages d'Argelès et de Saint-Cyprien, établis en mai 1938 (p. 156 et p. 174), la lettre du préfet de l'Aude au ministre de l'Intérieur, datée du 28 mars 1938 : « Il est à craindre que, malgré l'héroïque défense des républicains espagnols, l'évolution des événements dans la péninsule, n'amène, par voie de mer, un afflux important de réfugiés sur les côtes des départements voisins de la frontière » (p. 218).

Si les témoignages accablants quant à la brutalité ou tout simplement au manque d'égards de l'armée française, des gardes mobiles et des gendarmes envers les réfugiés sont très nombreux, d'autres témoignages, nombreux aussi, mettent l'accent sur les gestes de solidarité et d'entraide de beaucoup d'habitants et de municipalités des Pyrénées-Orientales. Les pages consacrées à la maternité d'Elne, dont l'initiative revient à l'institutrice helvétique Elisabeth Eidenbenz, âgée seulement de vingt-six ans en 1939, comptent parmi les plus émouvantes du livre de Serge Barba. Cinq cent quatre-vingt-dix-sept petits Espagnols y sont nés à partir du 7 décembre 1939, échappant ainsi avec leurs mères à l'horreur d'une naissance dans les camps.

Ce livre, dont le titre résume parfaitement le contenu, est bien plus qu'une « carte des chemins de la *Retirada* », comme l'écrit trop modestement son auteur dans l'introduction (p. 7). Soixante-dix ans après l'exode des républicains espagnols, il constitue, outre un hommage à ces femmes et ces hommes qui crurent que la France des libertés leur offrirait un accueil plus digne, une étude complète et abondamment illustrée de l'un des chapitres les plus douloureux de la guerre civile.

Jacques ISSOREL

Manolo Valiente, *Un « vilain rouge » dans le Sud de la France. Un « rojillo » en el Sur de Francia*. Suivi de *Sable et vent [deuxième livre], Arena y viento [Segundo libro]*, édition bilingue, édition, introduction et traduction de Jacques Issorel, Mare Nostrum, Perpignan, 248 p.

Ce très beau petit livre, mis en forme et en français par Jacques Issorel, permet de faire découvrir, ou redécouvrir, Manolo Valiente, en nous livrant deux œuvres inédites de cet artiste de la *Retirada*, que Jacques Issorel a traduites et annotées avec une grande précision. Né en 1908 et mort en 1991, Manolo Valiente est, comme tant d'autres artistes républicains espagnols réfugiés en France en 1939, un homme simple en qui se concentre une époque, un homme qui a connu une vie d'aventures où l'histoire personnelle s'entremêle avec la grande Histoire. Travaillant à onze ans comme porcher en Andalousie, il entre à dix-sept ans apprenti chez un sculpteur sur bois de Séville, apprend en même temps la musique, et sans doute aussi la peinture. Contraint de renoncer aux études d'instituteur devenues payantes, il obtient un petit emploi au ministère du Travail à Madrid en 1932. La vente d'une série de bustes de Cervantès qu'il a lui-même sculptés sur bois a payé son voyage. Membre du Parti communiste de 1933 jusqu'en 1939, il est instructeur militaire au début de la guerre, puis combat au front et est blessé. En février 1939 il passe la frontière, avec des milliers d'autres. Il est dirigé vers l'hôpital de Lézignan, puis ramené au camp du Barcarès, passe un temps par l'ancien hôpital militaire de Perpignan, puis est interné au camp disciplinaire de Bram (Aude), ensuite ramené à Argelès, et enfin à nouveau au Barcarès, avant d'être « sorti » du camp par des amis perpignanais. Ballotté par les événements, Manolo Valiente n'en est pas le jouet passif, car il s'engage, dès avant la guerre, à Madrid. Puis, durant sa captivité, en France, il est un témoin plein d'humanité pour ses proches et de retenue envers ses propres épreuves. *Un « rojillo » en el Sur de Francia* est un document autobiographique, présenté par Manolo Valiente comme le récit des déboires d'un homme de peu, un